

Israël-Palestine: l'évacuation de la complexité de l'histoire

Voté par le parlement israélien en 1953, le mémorial de Yad Vashem, qui commémore les victimes du génocide juif durant la Deuxième Guerre mondiale, a été augmenté d'un bâtiment en 2005. Retour sur le discours mémoriel israélien au moment d'une tentative d'affirmation de la mémoire palestinienne. PAR YAN SCHUBERT, HISTORIEN, CHERCHEUR ASSOCIÉ À LA HEAD, GENÈVE*



CONSTRUIT AU MOMENT DE LA CRÉATION DE YAD VASHEM, CE BÂTIMENT FAIT PARTIE DU COMPLEXE MÉMORIEL QUI COMMÉMORE LES VICTIMES DE L'EXTERMINATION DES POPULATIONS JUIVES EUROPÉENNES.

© DENIS PERNET POUR PIMPA, JANVIER 2013

Interpréter la création de l'État d'Israël en 1948 comme conséquence de l'extermination des juifs européens et de la mauvaise conscience des puissances victorieuses de la Deuxième Guerre mondiale serait réducteur. Même si le discours sur ce que beaucoup appelaient encore alors la catastrophe (*huurban*), ou que l'on ne nommait tout simplement pas, structure le narratif de l'État israélien depuis ses débuts, le lien entre les deux événements n'est toutefois pas aussi évident qu'il y paraît.

Loïn d'être uniformes en Israël, les lectures du génocide juif sont complexes et ont évolué depuis plus soixante ans au gré du développement de l'historiographie et de la transformation des paradigmes mémoriels. Peu compatible avec l'image du nouvel homme juif mis en avant dans le narratif sioniste, la destruction des juifs d'Europe et son interprétation posent un problème de taille pour le nouvel État, particulièrement avant le procès d'Adolf Eichmann (1961-1962) qui révèle alors au monde la véritable ampleur du crime de masse.

Israël n'hésite toutefois pas à ancrer cet événement dans une histoire certes plus résistante que victimaire, en façonnant une mémoire héroïque. Même fréquemment évoqués, les «martyrs», qui représentent l'écrasante majorité des morts du génocide juif, sont relégués à des victimes de deuxième catégorie. Au moment de forger son identité, le jeune État israélien préfère en effet l'image de la combativité des habitants du ghetto de Varsovie, des partisans ou de certains *Sonderkommandos* des camps d'extermination qui se sont révoltés, à celle prévalant à l'époque d'un peuple qui serait allé à la mort comme un mouton à l'abattoir. Alors que la position du *yishouv*, la population juive présente en Palestine avant la création de l'État d'Israël, n'a jamais été univoque pendant la Deuxième Guerre mondiale, oscillant entre impuissance et un certain mépris pour

ces juifs qui n'avaient pas voulu comprendre le message sioniste et en payait donc le prix, cette période complexe semble avoir été réduite à une dichotomie résistance-martyr. Devant la difficulté de donner sens à ces millions de morts, Israël choisit de glorifier ces combattants et d'interpréter la Deuxième Guerre mondiale au seul prisme du combat et de la résistance, comme l'ont d'ailleurs fait de nombreux pays après guerre. Historiographiquement dépassée, cette lecture se retrouve pourtant en partie à Yad Vashem¹, complexe mémoriel de plusieurs hectares sur la montagne du souvenir (*Har HaZikaron*), qui regroupe musées et mémoriaux, une synagogue, des archives et un centre de recherche, certains remontant aux années 1950 comme la bâtisse renfermant la flamme éternelle.

Magnifique écrin de béton en forme de prisme triangulaire au sommet vitré traversant de part en part le sommet de la colline, le nouveau musée présente l'histoire de l'extermination des juifs durant la Deuxième Guerre mondiale. Remontant aux pogroms médiévaux, il plonge le spectateur non averti dans une légitime confusion, ce d'autant que les centaines d'images et d'objets ne sont que rarement explicités, comme s'ils se suffisaient à eux-mêmes.

Même si la visite immersive n'est pas aussi problématique qu'au *United States Holocaust Memorial Museum* de Washington qui met le visiteur dans la peau d'une personne ayant vécu les événements et le fait notamment passer dans un wagon de déportation, les reconstitutions et le manque de contextualisation ne permettent que difficilement de saisir la complexité des événements. S'appuyant sur une vision intentionnaliste faisant remonter la décision de l'extermination des juifs à avant la guerre, l'interprétation est problématique et paraît téléologique, réduisant la période à une suite linéaire et inéluctable

d'événements. Le contexte européen après 1918 n'est en effet traité que comme un épiphénomène et même l'évolution des camps ou de la politique d'extermination reste très sommaire, ne servant que d'illustration de la violence nationale-socialiste, permettant de thématiser les actions de résistance juive.

Sombre malgré la lumière naturelle arrivant dans la partie centrale depuis le sommet du bâtiment, le parcours paraît avoir comme unique but de mener vers l'espoir et le renouveau. Suivant une pente douce qui aboutit à une vue imprenable sur les collines entourant la ville de Jérusalem, les murs de béton du prisme se déploient en s'ouvrant sur le paysage. Après avoir mené le visiteur au gouffre de la salle des noms des victimes du génocide juif, dans laquelle les photographies des victimes fixées dans un cône surplombant le spectateur se reflètent dans l'abîme en contrebas, c'est comme si le bâtiment débouchait sur la terre promise. Basée sur le ressenti et l'émotion, la muséographie pose donc autant problème que le parti pris historique.

Face à l'omniprésence en Israël du narratif lié au génocide juif, présent autant dans la sphère politique qu'au quotidien avec la commémoration des victimes du génocide lors du *Yom HaShoah* qui fige pendant deux minutes toute vie en Israël, les visites obligatoires des camps de concentration et d'extermination de Pologne ou d'Allemagne pour les lycéens et de Yad Vashem pour les jeunes recrues de l'armée israélienne, le narratif palestinien a de la peine à se faire entendre. Divisé en deux territoires distincts, la bande de Gaza et la Cisjordanie, et miné par des dissensions politiques importantes, l'État palestinien en devenir n'a que peu de moyens pour imposer une lecture de l'histoire structurante qui pourrait non pas s'opposer au narratif israélien mais entrer en résonance avec celui-ci. Tirailé entre ses différents courants, il doit aussi prendre en



MINARET DE LA MOSQUÉE SE TROUVANT À L'ENTRÉE DU MAUSOLÉE DE YASSER ARAFAT.

© DENIS PERNET POUR PIMPA, JANVIER 2013

considération la vision des Palestiniens vivant en Israël et dans les pays limitrophes, voire celle de la diaspora, dont les perceptions de l'histoire sont parfois divergentes.

Figures incontournables de la «nation», Yasser Arafat, prix Nobel de la Paix mais personnage controversé, et Mahmoud Darwich, poète au potentiel unificateur, ont respectivement déportés dans les camps nationaux-socialistes, la relecture de l'histoire risque donc de continuer à poser problème. Il reste à espérer que la création de nouveaux musées en Israël et dans les territoires sous autorité palestinienne permettra d'ouvrir le débat et aboutira à une reconfiguration du passé. Le risque est toutefois grand qu'elle se limitera à une confrontation plus importante des mémoires. Alors que la *nakba* est comparée de manière réductrice et problématique à ce que beaucoup appellent de manière équivoque la *shoah*, il faudra voir si les nouveaux narratifs muséaux auront la force de transformer ceux qui existent déjà et de dépasser l'asymétrie mémorielle existante, ou s'ils renforceront de manière désespérante ce que le sociologue Jean-Michel Chaumont appelait à la fin des années 1990 la «concurrence des victimes».

Parfois douloureuse, la tentative de remémoration du passé palestinien, enfoui dans les mémoires individuelles, passe par un long travail de collecte et par un processus de réappropriation de l'histoire, dont les sources archivistiques, ironie de l'histoire, se trouvent majoritairement en Israël. Annoncé en grande pompe, le projet du premier musée palestinien² qui devrait ouvrir en 2014 à Birzeit, ville universitaire au nord de Ramallah, sera peut-être l'occasion d'une discussion de fond sur la question de l'identité palestinienne. Il mettra très certainement en évidence la complexité et la pluralité des mémoires palestiniennes, que ce soit celles invoquées à Ramallah, à Gaza ou à Um el-Fahem, avec comme point central la question de

légitimité. Il faudra alors voir si la *nakba* sera thématisée et de quelle manière elle s'articulera à l'histoire de 1948, largement débattue en Israël par le courant des nouveaux historiens, et comment elle sera mise en relation avec le génocide juif.

Au moment où certains jeunes Israéliens décident de se faire tatouer le numéro de matricule de leurs grands-parents déportés dans les camps nationaux-socialistes, la relecture de l'histoire risque donc de continuer à poser problème. Il reste à espérer que la création de nouveaux musées en Israël et dans les territoires sous autorité palestinienne permettra d'ouvrir le débat et aboutira à une reconfiguration du passé. Le risque est toutefois grand qu'elle se limitera à une confrontation plus importante des mémoires. Alors que la *nakba* est comparée de manière réductrice et problématique à ce que beaucoup appellent de manière équivoque la *shoah*, il faudra voir si les nouveaux narratifs muséaux auront la force de transformer ceux qui existent déjà et de dépasser l'asymétrie mémorielle existante, ou s'ils renforceront de manière désespérante ce que le sociologue Jean-Michel Chaumont appelait à la fin des années 1990 la «concurrence des victimes».

* Soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) et réalisé au Programme Master de recherche CGC à la Haute école d'art et de design (HEAD) de Genève, le projet PIMPA (Politiques et initiatives mémorielles et pratiques artistiques) porte sur la construction de monuments et sur des initiatives mémorielles dans des régions en conflit ou en situation de post-conflit. Un séjour de recherche en Israël et en Palestine en février a permis le développement d'une série de réflexions sur le processus de construction mémoriel dans cette région dont les résultats sont livrés dans les éditions de juin et de juillet de *La Cité*.

1. www.yadvashem.org
2. http://umel-fahemgallery.org
3. www.palmuseum.org

Les mots, les choses, et aussi les mots

Si les mots, les langues et les langages peuvent parfois de prime abord établir des clivages et des barrières, ils peuvent aussi faire éclater les frontières. Questions.

Nous sommes à Um-el Fahem, ville d'Israël en bordure de la Palestine. Ici vivent principalement des Arabes israéliens dont la plupart maîtrisent parfaitement l'hébreu en plus de leur langue maternelle, l'arabe. À notre arrivée, nous rencontrons une partie de l'équipe avec qui sera organisée une série de discussions. La première question de nos interlocuteurs fuse, un peu surprenante: «De quelle confession es-tu?», suivie d'une autre, plus commune: «De quelle nationalité es-tu?»

Face à notre trouble, on nous explique: «C'est une question qui fait partie de notre ordinaire, de notre quotidien, ici. C'est la première question que nous posons quand nous nous adressons à quelqu'un. En fonction de la réponse, nous ajustons notre langage.» Dans un espace où les identités sont multiples et fluctuantes, il s'agit donc tout de suite de se définir pour informer l'autre du système de références à utiliser. Le mot est identité, et ici, plus qu'ailleurs peut-être, il est constitutif de la position de nos interlocuteurs.

Durant la journée de discussions qui suit cet échange, notre langue commune est l'anglais. Mais la partageons-nous réellement? Au-dessus du demi-cercle que nous avons formé pour discuter ensemble à la Um-el Fahem Art Gallery, un brouhaha de traductions simultanées s'élève. Nous cherchons nos mots à tâtons, nous traduisons littéralement des expressions de notre langue habituelle, nous interrogeons du regard en entendant des termes qui nous sont étrangers. Est-il alors vraiment possible de se comprendre?

Par ailleurs, la difficulté à comprendre et se faire comprendre va au-delà de la langue. Elle tient également et surtout dans le langage que nous utilisons. À quel registre faut-il avoir recours quand nous sommes amenés à parler de mémoire dans une situation où chaque mot est connoté? Dans un contexte où le silence est souvent un refuge et où certains sujets sont savamment contourés, il semble nécessaire de penser aussi bien à notre adresse qu'à notre propre positionnement d'observateurs et de chercheurs à travers notre usage du langage.

CONSTRUIRE, DÉCONSTRUIRE, RECONSTRUIRE

Ainsi, nous posons une question à Guy Raz, curateur israélien de l'exposition qui a lieu à la galerie¹: «Au lieu de construire la mémoire par le biais de l'archive, ne cherchez-vous pas plutôt à la déconstruire? Est-ce possible de le faire ici, à la manière dont cela a été fait dans les années 1990 à New York quand le collectif REPO History² a fouillé les archives historiques de la ville pour faire émerger et déconstruire certaines mythologies? Comment concevez-vous la relation entre construire une mémoire et montrer des choses que les gens n'ont pas été habitués à voir ou n'ont jamais eu l'occasion de voir — des choses qui ne font pas partie de l'imagerie nationale commune ou d'une certaine forme d'identité héritée du passé?» Nous parlons alors de construction, déconstruction et reconstruction de la mémoire. Mais n'imposons-nous pas des termes récupérés par le post-modernisme, dont la plupart des chercheurs en école d'art sont particulièrement friands?

Aussi, arrivons-nous à comprendre Amar Younis, photographe arabe palestinien autodidacte, quand il parle de son traitement photographique de la mémoire et de ses choix de représentations des anciens? Peut-être tenons-nous un début de réponse à ces questions lorsque, pour parler de son travail et de comment il perçoit les individus dont il fait des portraits, Amar Younis conclut la discussion en nous expliquant que les mots «photographie» et «âme», en hébreu, ont la même racine étymologique. Peut-être échouons-nous à vouloir calquer un langage hérité d'ailleurs sur le traitement de la mémoire dans l'exposition à la galerie d'Um-el Fahem. Peut-être l'effort tient-il plutôt, au-delà de la langue internationale qu'est l'anglais, dans l'ajustement de notre langage, mais aussi de nos concepts et présupposés.

MÉLANIE BORÈS

1. Son travail de recherche dans les archives israéliennes vise à faire resurgir des photographies oubliées de l'époque du pré-mandat britannique; une période pendant laquelle les identités et les frontières étaient beaucoup plus floues.

2. REPO History est un collectif new-yorkais d'artistes, chercheurs, historiens, écrivains et professeurs qui ont travaillé, de 1989 à 2000, à faire resurgir des événements oubliés de la ville, notamment à travers l'installation pirate de plaques, considérées comme des contre-monuments.